

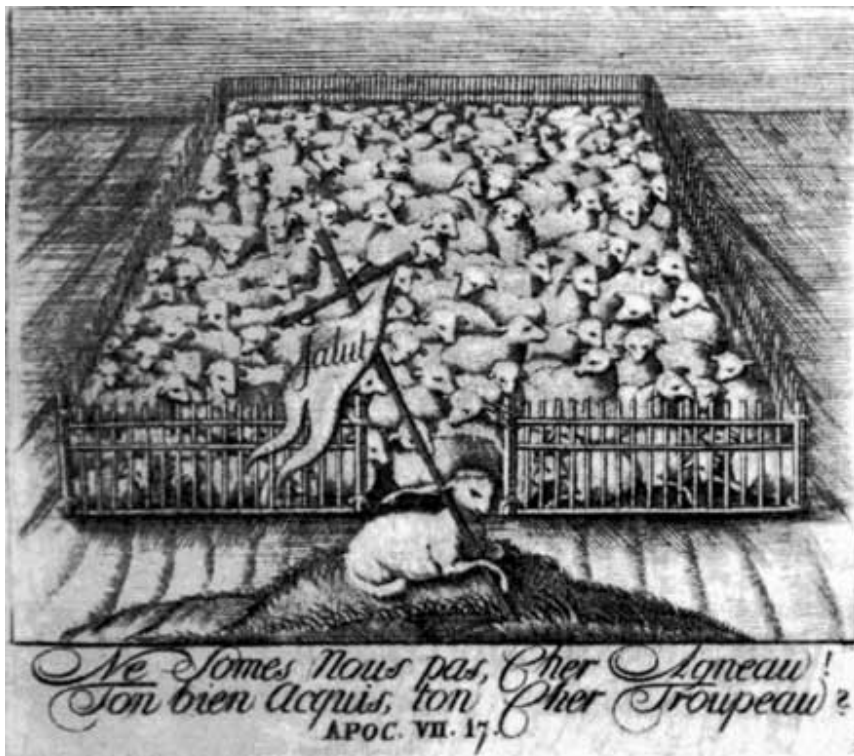
La LETTRE Novalis

Supplément à la *Lettre* bimestrielle n°31

Février-mars 2011

LES HERRENHUTER A ZEIST PRÈS D'UTRECHT.

(TIRÉ D'UN VOYAGE INÉDIT.)



Vers le milieu de sa vie, le Baron von Hardenberg, père de Novalis, se rattacha à la communauté des frères Moraves de Herrnhout (fondée par le comte de Zinzendorf)¹. L'éducation de ses enfants en reçut l'empreinte. Il fut même question un temps que Novalis fût élève de la colonie morave de Neudietendorf, afin de se préparer au ministère évangélique. Le document ci-après donnera une idée de la vie d'une de ces communautés, ici à Zeist, en Hollande, en 1829. Quant à l'influence de la mystique originale du comte de Zinzendorf sur l'œuvre de Novalis, elle a été soulignée, en particulier par Maurice Besset². Novalis lui-même, dans une lettre à Frédéric Schlegel, du 8 juillet 1796, écrit : « Spinoza et Zinzendorf l'ont explorée, cette idée infinie de l'amour, et ils ont pressenti cette méthode qui consiste à se réaliser pour elle et à la réaliser pour soi en l'utilisant comme étamine. »

*

Depuis long-temps j'avais souhaité de célébrer la fête de Pâques avec les Herrenhuter à Zeist : on m'en avait dit tant de bien à Utrecht et à Amsterdam, que je m'en promettais une édification toute particulière.

Je m'empressai d'y arriver samedi avant Pâques, d'assez bonne heure, pour pouvoir participer aux agapes qu'ils ont coutume de célébrer ce jour-là : il est permis à tout le monde d'assister à cette cérémonie. Les deux sexes sont rigoureusement séparés dans l'église ; *les frères servent les frères ; les sœurs servent les sœurs* : c'est ainsi qu'ils se nomment entre eux. Ils se distribuent les uns aux autres de petits pains, qui sont mangés à l'église ou emportés à la maison. Après cela on fait circuler une grande tasse de thé (*Kommetje*) ; pendant *cette jouissance terrestre*, on chante et on prie jusqu'à ce qu'il soit temps de s'en retourner chez soi. Je passai la soirée dans une famille herrenhutienne. La femme portait un petit bonnet, garni d'une dentelle qui couvrait en partie le front de manière à ne laisser

¹ A propos de Zinzendorf, cf. Pierre Deghaye, *La doctrine ésotérique de Zinzendorf* (1700-1760), Klincksieck, Paris, 1969.

² Maurice Besset, *Novalis et la pensée mystique*, Aubier, 1947.

apercevoir qu'une tresse de ses cheveux : cette coiffure lui allait très bien et prêtait à sa figure, où brillaient les couleurs de la santé, plus de charmes que n'auraient fait les immenses boucles de nos dames. Le mari était habillé à l'antique et prenait peu de part à la conversation ; il se bornait à affirmer ce que disait sa femme, qui paraissait exercer sur lui l'autorité d'un tuteur.

La colonie, composée de trois cents membres, diminue tous les jours. Les mariages conclus ordinairement selon les convenances et sans affection, sont presque toujours stériles, ou produisent peu d'enfants : cependant l'ancienne coutume de décider les mariages par le sort n'existe plus ; ils se font par le choix des époux, ou plutôt par l'arrangement des parents et des autorités de la communauté. Du reste, si les époux désignés ne sentent point d'*allégresse de cœur*, il leur est permis d'y voir un augure divin pour rester séparés.

Je dormis peu la nuit avant Pâques, craignant de manquer le moment où la trompette de la résurrection se ferait entendre. A quatre heures précises le son de cet instrument m'appela dans la rue. Il faisait très-froid. J'y entendais et voyais cinq musiciens qui, grelottant de froid, la tête couverte de bonnets de nuit, étaient placés devant des pupitres faiblement éclairés, et jouaient des airs lamentables plutôt que propres à célébrer Dieu. Je ne perdis pas un instant pour me retirer chez moi, et, ayant fermé la grande porte de la maison, je m'assis au coin d'un feu à demi éteint, où j'entendis encore pendant une demi-heure les échos lointains de cette musique.

A cinq heures et demie je me rendis à l'église ; la propreté et l'ordre qui y règnent me frappèrent agréablement : le recueillement se peignait sur les figures de tous les Herrenhuter. Les frères étaient séparés des sœurs : le prédicateur, peu élevé au-dessus de son auditoire, ne prononça que les paroles : le Seigneur est ressuscité, en vérité ! Les sons de l'orgue se firent entendre, et toute l'assemblée, pleine de recueillement, répondit Amen.

C'est un moment extrêmement solennel, qui produit beaucoup d'effet. Le prédicateur, après avoir prononcé encore quelques paroles édifiantes, invite tout le monde à se rendre au cimetière. L'assemblée se lève, les hommes précèdent en une longue file ; les femmes les suivent. En s'y rendant, on entend de nouveau les sons lointains des instruments à vent. Le cimetière ressemble à un jardin ; le gazon est entrecoupé de

longues plates-bandes, dont les unes sont destinées à recevoir les corps morts des hommes, les autres ceux des femmes. Chaque tombeau est marqué d'une pierre ; les tombeaux vides en ont sans inscriptions, les autres sont couverts de pierres où sont indiqués les noms des défunts. Après s'être rassemblé auprès de ces tombeaux, on fait la lecture de la liturgie, longue de six pages ; une partie en est chantée. Cet exercice prend une demi-heure. On peut s'imaginer qu'à la pointe du jour, dans une saison qui dans ce climat est souvent froide et amène de la neige, la dévotion ne doit pas être très-ardente ; ajoutez qu'on a de la peine à comprendre la lecture de cette liturgie, et que le chant et la musique instrumentale ne sont guère faits pour élever l'âme. On finit par prononcer les noms de tous ceux qui sont morts dans l'année, et l'on s'en retourne lentement et d'un air de recueillement à la maison, où l'on est bien aise de trouver tout prêts un bon feu de cheminée, du thé avec du pain blanc, du beurre et du fromage excellents. A dix heures on a coutume de se rendre au service ordinaire ; il est semblable à celui des autres protestants : on termine ainsi les exercices pieux du premier jour de Pâques, à moins qu'on n'ait envie d'assister à l'hymne qui est chanté le soir.

Autrefois, le Jeudi-saint, se faisait à l'église le lavement des pieds ; cet usage n'existe plus chez les Herrenhuter. On trouve plus édifiant de célébrer ce jour-là la Sainte-Cène. Pour empêcher que cette solennité ne soit troublée, on y admet difficilement les personnes qui n'appartiennent pas à la secte.

Les frères sont habillés en noir, les sœurs en blanc ; ils sont placés sur deux lignes, chantant et priant, et se mettant à genoux tour à tour. Le prédicateur passe à travers leurs rangs et leur présente un morceau d'une hostie que chacun tient dans sa main jusqu'à ce que tous en aient reçu.

A l'instant où le prédicateur prononce les mots : Prenez et mangez, tous mangent l'hostie en même temps ; on procède de même pour le vin, qu'on distribue en plusieurs coupes.

La célébration de la Sainte-Cène a lieu le soir, à la lueur des cierges ; elle est beaucoup plus solennelle que chez d'autres chrétiens qui, dans cette sainte cérémonie, allument des chandelles en plein jour. Les cérémonies du baptême sont également très-raisonnables et méritent d'être imitées. Aussi long-temps que le prédicateur est occupé à prononcer le discours ou le formulaire de baptême, il n'y a de présents que

les parrains. L'enfant, qui par ses cris trouble si souvent l'orateur, reste éloigné jusqu'à ce que l'action sainte elle-même commence. Alors on lui découvre la poitrine, cinq parrains approchent et posent la main sur l'enfant, en le bénissant et en faisant des prières ; le prédicateur verse de l'eau sur la poitrine du nouveau né et prononce les paroles accoutumées.

A Zeist, comme ailleurs, les Herrenhuter, en formant cette colonie, ont eu en vue leur commerce. Le produit de leur industrie est versé dans une caisse commune. Les objets de leur fabrication sont solides, mais chers, et souvent peu conformes au goût du jour. Il en résulte qu'ils trouvent peu de débit, et que la prospérité de la colonie décline de jour en jour. Les établissements d'éducation font chez eux partie de leur industrie : il y a à Zeist une pension pour les garçons et une autre pour les jeunes filles, sous la direction d'un prédicateur. La première a eu peu de succès ; la seconde en a obtenu beaucoup, il y a quelques années ; mais elle diminue aujourd'hui, et ne répond plus aux besoins du siècle. Je n'approuve d'ailleurs pas pour les enfants cet isolement de la vie de famille.

Les membres de cette société parlent l'allemand ; ils sont tous d'origine allemande. La colonie, au sein de la Hollande, ressemble à une île au milieu de la mer. Mœurs, langue, caractère et physionomie, habillement, genre de vie, principes, organisation ecclésiastique, tout les distingue des Hollandais. L'endroit même, remarquable par la riche végétation de ses promenades, par ses jolies maisons et par plusieurs bâtiments semblables à des palais, communique par une magnifique chaussée avec plusieurs villages aisés et populeux ainsi qu'avec l'agréable ville d'Utrecht : on pourrait s'y plaire, s'il y avait plus de vie et de mouvement. Mais la tristesse et la solitude qui y règnent sont accablantes pour tout autre du moins qu'un Herrenhuter.

Hesperus, *Nouvelle revue germanique*, Paris, 1829.

Ce supplément de la *Lettre* Novalis n°31 est une publication en ligne du site

D'ORI
ENT &
D'OCC
IDENT

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2011